

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 6 MARS, 1879.

No. 28.

## LE CHOIX D'UNE FEMME

“ Je comprend le travail, lui dit un jour Marcellin, le travail utile à tous, sain pour le corps aussi bien que pour l'âme ; mais la soif des dignités est plutôt l'indice d'une petitesse de caractère que d'une véritable grandeur morale. Je serai, je l'espère, toujours un homme occupé, je ne deviendrai jamais un ambitieux.

— Je ne parle pas de vous, répondit Lydia sans le regarder, mais de l'homme que je choisirai pour mari. ”

Ce mot entra dans le cœur de Marcellin comme une blessure.

Elle n'ajouta rien pour atténuer cette parole si dure et si peu méritée.

Le lendemain, le voyant pâle et triste, elle lui demanda pardon.

“ J'ai ressenti une peine profonde, mademoiselle, je l'avoue ; mais de ce mal résultera un bien... Vous ne vouliez pas parler de moi, avez-vous dit ; mais, Lydia, vous gardez peut-être une pauvre opinion de ce gentilhomme qui accourt de sa province réclamer la main d'une jeune fille riche et belle, sous le prétexte que son père a prêté jadis au sien une misérable somme de cinquante louis... Si vous avez eu cette pensée, mademoiselle, repoussez-là... de ce jour même, je vous rend la parole échangée par nos pères à notre issue... Vous êtes libre, Lydia, ou d'épouser un ambitieux qui fera de vous une ambassadrice, ou de devenir la femme d'un honnête homme qui vous conduira dans le vieux Château de sa mère, et qui n'a que son affection à vous offrir.

— Vous me faites cruellement sentir ma faute ! dit Lydia.

— Je n'ai point cette intention, je vous le jure, je devais faire ce que j'ai fait ! Si vous souhaitez briser les projets d'union formés par nos familles, soyez tranquille, je prendrai tout sur moi. ”

Lydia se leva vivement et marcha dans la chambre.

“ Oui, vous m'aimez ! dit-elle, vous m'aimez sincèrement, peut-être plus que je ne le mérite ! Je suis une enfant gâtée, insoumise et violente. Votre raison m'épouvante parfois ! mais vous valez mieux que tous les hommes qui m'entourent : ce qu'ils admirent, ce qu'ils adulent, c'est l'héritière ! Deux millions de dot me ren-

dent parfaite à leurs yeux. L'éblouissement de l'or les rend aveugles sur mes défauts... Vous les voyez, vous me les montrez, vous êtes véritablement bon !

— Et vous aussi, Lydia, vous avez d'irrésistibles retours de cœur !

— Oubliez, dit-elle, je vous en prie.

— Ce que vous m'avez dit hier, oui, Lydia ; mais non point ce que je vous ai répondu tout à l'heure.

— Ainsi nous ne sommes plus engagés ?

— Non, mais vous pouvez me choisir ”

Pendant huit jours, Lydia fut remplie pour M. de Morenne de ces délicates attentions qui sont si puissantes sur le cœur des hommes, et surtout des hommes qui, comme Marcellin, entrent soudainement dans la vie des passions. Elle se montra telle qu'il l'avait souhaitée, elle l'enchantait et lui persuada qu'il serait le plus heureux des hommes si elle l'acceptait pour mari.

Mais au bout de ce temps, mademoiselle, de Charmont se montra si gracieuse pour un apprenti diplomate, et reçut avec tant de plaisir les soins d'un baron allemand, que M. de Morenne se trouva brisé du haut de son fragile bonheur.

Désormais sur d'être aimée, Lydia joua avec le cœur sensible de Marcellin. Elle se donna le spectacle de sa jalousie, de sa douleur concentrée ; elle savoura comme autant de flatteries d'une réalité poignante ses tortures et ses angoisses.

S'il ne s'était pas aussi franchement expliqué avec Lydia, M. de Morenne fut parti dans la crainte de s'avilir à ses yeux

Pour se distraire, il travailla. Ce ne fut point dans un but orgueilleux qu'il réunit et formula ses idées. Il souffrait, il trouva un puissant allègement dans une occupation intellectuelle.

Quand il avait subi les dédains de la fantasque jeune fille, qu'il sentait son cœur brisé et seignant, il retournait par le souvenir dans le château paternel, il cherchait de la force en pensant à Madame de Morenne. Mais peu à peu cette parfaite image de la femme et de la mère rendait sa rêverie douloureuse, en lui montrant à l'éclat d'une plus vive lumière les défauts de mademoiselle de Charmont. Chacune des qualités d'esprit et d'âme

qui avait fait sa consolation, son espoir, son énergie, avait son opposition dans le caractère de Lydia... Découragé par la perfection maternelle de Clotilde, Marcellin cherchait d'autres noms et d'autres images pour établir une comparaison nouvelle, d'où sa fiancée sortirait peut-être avec avantage ; mais alors paraissait madame Charrière tenant par la main Marie-Ange. La voix de la jeune fille le troublait par son intime mélodie ; elle levait son regard sur Marcellin, et Marcellin se sentait le désir d'être bon, généreux de devenir utile.

Pour se délivrer de la douce mais persistante obsession de cette image, il cherchait une distraction violente et retournait auprès de Lydia.

Maurice, à qui Marcellin écrivait chaque semaine devina les chagrins que son ami lui cachait, il montra ses lettres à madame de Charrière, et celle-ci, comprenant le désir de son fils :

“ Maurice, dit-elle tu devais partir dans un mois, avance un peu ton voyage. ”

Trois jours après, Maurice était à Paris.

Quand son installation fut terminée, Marcellin présenta Maurice à M. de Charmont

Lydia lui fit le charmant accueil avec lequel elle captivait tous les nouveaux venus. Elle se montra étincelante d'esprit, chanta des chansons d'Italie et lança toutes les fantaisies de son imagination dans une improvisation musicale.

Maurice fut étourdi, “ C'est une fée ! une enchantresse ! dit-il.

— Me rendra-t-elle heureux ? ”

Maurice réfléchit un peu.

“ C'est possible ! dit-il gravement.

— Voilà comme tu rassures ?

— Par ma foi ! tu demandes trop à la providence.

— Lydia joue avec moi un manège de coquette ! Comme elle t'a reçu ! elle ne savait quelle préférence te témoigner !

— Tu l'aimes ! s'écria Maurice.

— Le sais-je ! c'est de l'entraînement, de l'orgueil, de la fascination. Elle est belle ! elle m'a pris par le côté artistique et léger ; si je la perdis, peut-être me consolerais-je... elle me fait horriblement souffrir...

— Pauvre ami !

— Oui, tu as raison, Lydia est sans pitié... Que sera-ce plus tard, si déjà

je subis ses caprices et ses boutades ? Je ne suis pas de Phumeur de M. Carvajol, qui est devenu la fable de ce cercle, l'on dit que le choix d'une carrière est dit "vile". Qu'est-ce auprès du choix d'une femme ? et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est la légèreté avec laquelle on traite la plus grave affaire de la vie. Un matin, un jeune homme s'aperçoit qu'il est blasé sur tous les plaisirs que ses créanciers le harcèlent, et que ses cheveux blanchissent. Il passe en revue la liste des héritiers, met des gants blancs, entre chez un papa qui possède la conscience de sa valeur chiffrée, et lui parle le fameux couplet de *Bouffe et le tailleur* :

—Monsieur, vous avez une fille...

—Parbleu, monsieur, je le sais bien !

—Monsieur, c'est qu'elle est fort gentille...

—Et si le jeune homme a un nom convenable et des espérances, on l'agrée. A quelques semaines de là, le mariage se conclut. Voilà deux étrangers en face l'un de l'autre ; quelque différence qui existe entre leurs goûts et leur caractère, ils sont liés pour la vie. Dans le cercle de chacun des conjoints, on dit : Monsieur *un tel* ou mademoiselle *une telle* a fait un bon mariage ! donc l'un d'eux en a fait un mauvais et sera fatalement la victime de l'autre... Ce n'est pas le mariage qui est l'écueil du bonheur, mais le peu de soin que l'on met à préparer une félicité qui demande du bon vouloir et des sacrifices des deux côtés. La dualité en un des époux me semble un problème très-difficile à résoudre. Je le vois bien, M. de Charmont attend que je m'explique...quant à Lydia, elle a encore des bals pour six semaines !

—Il faudra que tu aimes le monde à cause d'elle.

—Ou qu'elle accepte la solitude par déférence pour moi.

—Égoïste !

—Tu te trompes, mon ami ce n'est ni par égoïsme ni même par jalousie, c'est par respect pour la famille. Du jour où elle est mariée, la femme se prépare à la maternité, cette grande joie, cette haute dignité de sa vie !

—Elle ne renonce pas à tous les plaisirs, mais elle les met au second rang. Le devoir prend le pas sur eux. Elle se trouve chargée du bonheur d'un homme : elle ne peut manquer au mandat qu'elle a accepté devant la société et devant la religion ; qu'en dis-tu ?

—Je dis, mon cher, que tu cherches la pierre philosophale !

## IX

Quelques semaines plus tard, Mar-

collin écrivait à madame de Morenne.

—Ma bonne mère,

—Mes précédentes lettres t'ont fait connaître jour par jour, heure par heure, mes impressions. Je n'ai pas plus menti quand je m'entretenais avec toi, que je ne veux me mentir à moi-même. Lydia est ravissante : trop belle et trop ravissante, hélas ! je le vois, je le sens, et si je garde un peu de raison encore dans l'entraînement que j'éprouve, c'est à tes conseils que je le dois.

—Jusqu'à cette époque, je n'avais jamais réfléchi sur les divers caractères des femmes, et sur l'influence qu'elles peuvent exercer sur nous. Je les croyais toutes douces et patientes : je n'avais vu que toi. La pensée de comparer, d'étudier, ne m'est venue que dans le salon de M. de Charmont.

—En échafaudant le bonheur que je revais pour moi, j'ai étudié de quels éléments se compose celui des autres. Peu à peu, en réunissant mes observations, en groupant les faits, j'ai surpris des choses étranges, le secret d'un grand nombre de ménages s'est révélé ; j'ai reconnu que chacun avait sa plaie cachée.

—Je suis venu à excuser Lydia, en voyant quel exemple lui donnent des femmes plus âgées qu'elle, et en qui on s'attend à trouver les fruits de la raison.

—Les frivoles créatures que nous voyons au bal parées de fleurs, de diamants, de dentelles, pensent-elles donc qu'elles ont une âme ? Leur unique souci est d'attirer les hommages des hommes, leur principale occupation de créer des toilettes écrasantes pour leurs rivales. Si on leur demandait dans quel but, elles rougiraient et elles auraient raison. Le mari n'est pour rien dans cette folle dépense de parures ; il paie les fournisseurs, voilà tout : plaire, séduire, attirer à soi des hommages que les hommes du monde font payer au prix de la réputation, et de l'homme voilà leur unique souci. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le luxe est devenu la maladie morale de l'époque. On raine son mari et ses enfants pour des colifichets.

—Un grand scandale de ce genre s'est produit l'autre jour. Madame de Sénac recevait de son mari quinze mille francs pour sa toilette, sans compter les présents qu'il multipliait. Cette somme devint insuffisante ; madame Sénac prit à crédit ; les fournisseurs s'y prêtèrent pendant trois ans. Un beau matin, les factures commencent à pleuvoir chez M. de Sénac ; il paya les premières et gronda un peu sa femme, celles qui suivirent le fâchèrent sérieusement ; enfin il refusa de solder les trois cent mille francs qui restaient. En trois ans, pour

quarante-deux mille francs de cha-peaux. Je n'exagère rien ; les journaux ont retenti du bruit de cette affaire, Madame Sénac plaide en séparation.

—Je suis venu à excuser Lydia, en voyant quel exemple lui donnent des femmes plus âgées qu'elle, et en qui on s'attend à trouver les fruits de la raison.

—Je me souviens avec quel plaisir je regardais à Morenne les quelques diamants que tu possèdes, je ne me lassais point de t'entendre raconter comment, le jour de ton mariage, le chevalier de Garancel t'offrit une broche et des pendeloques de brillants. Ce n'est pas que ce don fut d'un grand prix ; mais ce pauvre gentilhomme s'était séparé pour toi d'une des chères reliques de son passé...et les vieillards qui n'ont plus d'avenir attachent au passé un prix si grand ! Bon chevalier ! chers et purs bijoux de ma mère ! vous éclipserez toujours pour moi les plus splendides parures.

—Lydia porte un colier de perles qui vaut une fortune.

—Dans le cercle de mademoiselle de Charmont, la plus belle après elle est une créole espagnole, Luisa Carvajol. Tout en elle est indolence paresseuse et grâce nonchalante ; son mari est d'une humeur irritable et jalouse, qu'elle prend à toute heure plaisir à irriter. On dirait une gazelle qui encourage un tigre à aiguïser ses griffes. Depuis longtemps le sombre Carvajol aurait interdit le monde à sa femme ; mais il craint le ridicule qui retomberait sur lui, et souffre que Luisa passe sa vie au milieu d'un cercle de désœuvrés, la cigarette aux lèvres ou l'éventail à la main, minaudant, coquetant, et le laissant, lui, dans l'oubli le plus complet.

—Que Dieu me garde d'avoir pour compagne une femme ignorante de tout les petits travaux qui l'occupent et prouvent son adresse ! Le travail est la moitié de la défense des femmes.

—Je ne retournerai point chez la senora Carvajol : quelque jour, ces manèges de coquetterie finiront par quelque coup d'épée.

—La femme que Lydia reçoit le plus intimement est une femme intelligente, Cornélie Renant. Le brillant et le tour de sa conversation me captivèrent d'abord, j'ai voulu lire un de ses livres pour la mieux connaître ; il m'a donné une triste opinion de son cœur. Elle a jugé à propos de se ranger parmi les froudeuses de l'ordre social, de trouver ce monde mal organisé et les femmes asservies. Mon Dieu, ma mère qu'est-ce que les femmes feraient donc de la liberté ?

—Je suis loin de vouloir l'ilotisme de la femme : je vous ai vue, vous, ma

mere, jouissant dans notre modeste maison d'une part d'autorité égale à celle de mon père. Vous n'étiez pas jalouse de gouverner, votre maison vous en donnait le droit, et mon pere s'enorgueillissait de vous obliger à tout diriger, presque en dépit de vous même.

" Oh ! bonne et sainte mère ! entre toutes les femmes du monde, qu'il en existe peu à qui l'on oserait confier le soin de son honneur et l'avenir d'une famille ! Que de petites, d'orgueil boursoufflés, de fautes déguisées de coquetteries perfides ! Que de grands malheurs provenant d'une éducation faussée ou d'une mauvaise direction donnée à l'esprit.

" Suis-je injuste ? non, ma mère. Je crois à la tendresse, à la vertu des femmes, mais j'en veux pour garantie les devoirs remplis et une conviction au cœur.

" Cette lettre te peint mon indécision et ma souffrance morale.

" J'aime Lydia, et elle me fait presque peur. Je l'aime parce qu'elle est belle, attrayante, et que son choix sera une distinction enviée de tous. Mais si elle devient ma femme, je tremblerai pour ce trésor fragile. M'aime-t-elle ? La vanité ne tient-elle point trop de place dans sa tête pour que le vide n'existe pas au fond de son cœur ? Elle m'encourage, me repousse, me console, m'afflige ; elle me rend infiniment malheureux .. et je reste encore .. et ces tourments me paraissent peu de chose en comparaison de ceux que j'éprouve quand elle m'oublie dédaigneusement pour un nouveau venu.

*La suite au prochain numéro.*

—:o:—

HYGIÈNE DE LA FAMILLE.

LES ALIMENTS

Les hygiénistes les plus savants de l'époque moderne ont divisé en trois catégories les substances qui servent à la nourriture de l'homme.

1o. Les aliments azotés tel que viande, œufs, lait, blé, céréales, légumes, etc.

2o. Les substances hydrogènes-carbonées : graisse, huile, féculé, amidon fruits, douceurs, etc.

3o. Les corps qui ont une influence sur les nerfs, comme les arômes, les spiritueux, etc.

Nous nous occuperons aujourd'hui des aliments azotés, car ils composent et conservent les muscles, le cerveau, les os et le sang.

Il y a très peu de substances animales qui ne puissent être digérées par l'homme, et cependant on ne s'en sert pas généralement pour les besoins de la vie.

Parmi toutes les viandes, la plus azotée est celle du bœuf ; et, à elle seule, elle peut suffire, à l'aide du pain, pour conserver l'organisme humain en état satisfaisant.

En général, les autres viandes sont plus ou moins digestes, mais on doit donner la préférence à celle des animaux engraisés

artificiellement. Les organes internes des ruminants constituent également une nourriture hygiénique.

La viande du mouton et de la chèvre est moins bonne que celle du bœuf ; celles des agneaux et des chevreaux est plus fortifiante.

Le porc ne donne pas une nourriture hygiénique, on ne doit en faire usage qu'avec beaucoup de ménagements, et toujours avec des légumes.

Quant à la chair des animaux sauvages, y compris la volaille ; (quoique cette dernière puisse être mise au nombre de la nourriture hygiénique), elle doit cependant être mise au second rang, parce qu'elle peut exciter le système nerveux et fatiguer l'estomac.

Les poules, les pigeons, les dindons sont préférables aux autres volatiles.

La chair de poisson, quoique très-hygiénique, contient beaucoup de phosphore, et il faut choisir les poissons qui ne sont pas gras.

Les viandes salées sont moins salubres et moins nourrissantes que les viandes fraîches, mais on peut conseiller, surtout en hiver, l'usage du bœuf salé, du jambon, des viandes conservées.

Le saucisson est bon, pourvu qu'on en use modérément.

La viande des animaux vieux est indigeste, et par conséquent peu nourrissante ; il faut éviter de se servir de celle qui, présentant des symptômes de fermentation ou de putréfaction commençante présente une odeur qui répugne à l'odorat.

On ne peut que blâmer l'habitude qu'ont certaines personnes de conserver longtemps la viande avant de s'en servir, sous le prétexte de la rendre plus tendre ; il se forme alors des champignons, qui peuvent en faire un aliment dangereux.

Dr. B.

(A continuer.)

—:o:—

RÈGLES A SUIVRE POUR BIEN ÉLEVER UN ENFANT.

1o. Commencez dès le bas âge à lui donner tout ce qu'il criera pour ou demandera.

2o. Parlez librement devant votre enfant de sa vivacité et de son esprit, comme étant incomparables.

3o. Dites-lui qu'il est trop bon pour vous, que vous ne pouvez rien faire avec lui.

4o. Ayez des conseillers d'opinion diverse, (à peu près comme quand les pères et les mères de famille se disputent entre eux).

5o. Apprenez-lui à regarder son père comme une créature d'un pouvoir illimité, capricieux et tyrannique, ou pour mieux dire une machine à fonetter.

6o. Apprenez-lui (l'après l'exemple de son père) à se moquer de sa mère.

7o. Ne connaissez pas et ne vous occupez pas des compagnies qu'il fréquente.

8o. Laissez le lire tout ce qu'il lui plaira.

9o. Laissez votre enfant (garçon ou fille) battre la campagne toute la nuit, c'est une bonne école pour les deux sexes.

10o. Apprenez-lui à faire de l'argent en lui mottant souvent dans l'esprit que la richesse est un meilleur legs pour votre enfant que de bons principes dans son cœur, et donnez-lui beaucoup d'argent à dépenser.

11o. Ne soyez jamais avec lui dans ses heures de récréation.

12o. Excitez-vous fortoment contre un moucheiron, et avalez un chamaou,—châtiez sévèrement pour le moindre défaut, et riez aux éclats quand il s'agira d'un vice.

13o. Laissez le courir d'Eglise en Eglise, l'électricité est l'ordre du jour.

14o. Prêchez la monnaie dure de toute la force de vos poumons, et pratiquez des greenbacks irrachetables.

15o. Apprenez lui à se placer en candidat independant dans une lutte électorale, et il sera toujours battu.

16o. Ces règles ne sont pas nouvelles, beaucoup de parents les ont éprouvées avec des résultats uniformes.

17o. Si une observance ponetuelle de ces règles, ne réussit pas à gaspiller votre enfant, au moins vous aurez la consolation d'avoir fait tous ce qui était en votre pouvoir pour le mal élever.—Du Jean Baptiste.

—:o:—

VARIÉTÉS.

L'AVOCAT ET LE TÉMOIN.—On raconte une assez singulière histoire concernant un certain avocat qui, voulant intimider et persifler un témoin reçu de ce dernier une verte algarade. La cause était importante, et pour ne pas la perdre, il fallait que le susdit avocat cherchât un moyen quelconque pour impliquer le témoin. Il en trouva un sous le rapport de l'âge, et le dialogue suivant s'en suivit :—

L'avocat.—" Quel âge avez-vous ?

Le témoin.—Soixante douze ans.

L'avocat.—Je pense alors que votre mémoire n'est pas aussi fidèle qu'elle l'était il y a vingt ans, n'est-ce pas ?

Le témoin.—Il me semble que oui.

L'avocat.—Citez quelques circonstances remontant à dix ou douze ans et dont vous pouvez vous rappeler, nous verrons alors si vous avez bonne mémoire.

Le témoin.—J'en appelle à votre honneur cette manière de m'interroger me paraît tout-à-fait impertinente.

Le juge.—Vous ferez mieux de répondre à la question.

L'avocat.—Oui, monsieur, répondez-y.

Le témoin.—Bien, monsieur, puisque vous m'y obligez je répondrai. Vous faisiez vos études il y a douze ans au bureau du juge A. n'est-ce pas ?

L'avocat.—Oui.

Le témoin.—Eh bien ! monsieur, je me rappelle qu'à cette époque votre père vint me trouver un jour dans mon comptoir et me dit :

" M. D. mon fils doit subir demain son examen, voulez-vous avoir l'obligeance de me prêter quinze dollars pour lui acheter une habillement ?"—Je me rappelle aussi, monsieur, que, depuis ce temps-là, il ne m'a jamais remboursé cette somme.

L'avocat (passablement confus). " c'est suffisant monsieur."

Le témoin.—Je l'espère bien !

Le dernier mot d'une grande fille de quatre ans :

Maman, tante Rose a-t-elle des guêpes dans la bouche ?

Des guêpes ! mais non mon enfant. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Parceque le petit homme qui a une huppe sur la tête lui a dit qu'il allait prendre du miel sur ses lèvres et qu'elle lui a répondu : Eh bien, dépêchez vous.

## UNE VIEILLE FILLE

Elles étaient à cet âge où les goûters sous la charmille ont remplacé les dinettes, non sans avoir gardé avec elles une lointaine ressemblance.

— “ Dis, Laure, voudrais-tu rester vieille fille ? ”

— “ Oh ! quelle idée ! ” répondit la rose et blanche filette ainsi interpellée et dont on célébrait les quinze ans ; “ plutôt mourir ! ”

— “ Et vous, Charlotte ? ”

Ainsi lancée, la question comme le *corbillon* des jours de pluie, fit le tour de la société, et chacun, ou plutôt chacune de répondre par un *Non* ! bien accentué.

— “ Me vois-tu, ” disait l'une, “ avec trois chats et autant de perroquets ? ”

— “ Et moi donc ? j'aurais une volière, une ménagerie et un jardin d'acclimatation. Je ferais fuir tous les voisins avec les cris de mes commensaux, si bien que les compagnies de déménagement me voteraient des remerciements par acclamation ! ”

— “ Oui, mais les propriétaires ?... ” lui fut-il répondu en riant.

— “ Pour moi, ” interrompit l'oracle de la compagnie, une sentimentale brunette de dix-sept ans, “ ce qui m'effraierait dans cette existence contre nature, ce serait de ne plus sentir battre mon cœur. Car, outre le ridicule que méritent si bien les vieilles filles, elles ont ce défaut terrible : elles n'ont plus rien là, tout est mort et desséché. ”

Il advint que le vieil oncle Robert rôdait dans le jardin en quête d'une fleur digne de parer les quinze printemps qui rayonnaient sur le front charmant de sa nièce.

L'oncle Robert était le don Quichotte moderne de tous les abus et de tous les préjugés. C'était le grand redresseur de torts de notre époque, et, signaler une injustice ou à la réparer, était pour lui cas de conscience.

Mais comme sa charité s'étendait du coupable pour lequel il admettait toujours des circonstances atténuantes, à la victime avec laquelle il semblait faire cause commune, tout le monde l'aimait, lui et son franc parler.

Or, par aventure, l'oncle Robert entendit l'exclamation de mademoiselle Cécile, et, s'approchant avec le peu d'agilité que lui laissaient de nombreux rhumatismes, il s'écria :

— “ Qu'ai-je entendu ? Est-ce bien vous, Cécile qui médisez de la sorte ? ”

— “ Moi, Monsieur ? ” reprit la jeune fille rougissante et se levant pour lui offrir un siège, “ je serais bien fâchée de médire. ”

— “ Je le sais, je le sais, ma chère enfant. Mais cela rassemblait beau-

coup à la calomnie. Que savez-vous du cœur d'une vieille fille, vous qui en avez un tout neuf, que rien n'a encore fait saigner ? Savez-vous ce qu'il faut de souffrance, d'ingratitude, de mépris, d'abandon pour flétrir et dessécher un cœur aussi palpitant que le vôtre ? Et qui osera dire qu'il soit mort ? L'œil voit-il circuler sa sève sous l'écorce ? Mais en ce jour de fête une mercuriale serait déplacée, ” ajouta-t-il en caressant la petite main que Laure avait posée sur son bras, “ une histoire ferait mieux votre affaire, n'est-il pas vrai ? ”

— Oh ! oui, une histoire !

— Merci, oncle Robert !

— Que vous êtes bon !

— Que tu es gentil !

Ces exclamations partirent de tous côtés puis ce fut un petit tumulte de chaises pressées les unes contre les autres, car toutes voulaient voir le narrateur pour mieux écouter, disaient-elles, bien qu'ils leur répétait avec cette douce raillerie qui ne mesied point aux vieillards :

— Laissez, laissez donc, enfants, mes paroles n'ont point de coaleur.

— Enfin tout le monde se trouva casé, les coudes se touchèrent, tous ces frais visages se tournèrent vers le vieillard, comme vers le soleil les branches fleuries de l'héliotrope, et l'oncle Robert commença son récit.

— J'ai connu autrefois une famille charmante. Il y avait trois enfants. Les deux aînées, dont je parlerai d'abord, étaient jumelles. J'ai rarement vu créatures plus *frêles* et plus *douces* ; faire plaisir était pour elles synonyme de vivre. Vous dire combien elles étaient aimées est impossible, il faudrait savoir d'abord combien elles étaient aimables. Belles et distinguées, elles grandirent choyées de tous. Bien avant leurs dix-huit ans elles étaient recherchées en mariage par les plus honorables partis. Mais le père n'avait pas encore pu se décider à se séparer d'aucun de ses trésors, lorsqu'il mourut, frappé d'apoplexie, laissant à sa veuve une succession fort embrouillée, et, outre ses deux filles, un garçon à élever.

Vers cette époque, un bel officier s'était épris de Marie, l'une des sœurs, elle le trouvait si séduisant dans son brillant uniforme, si gracieux à la danse, si spirituel lorsqu'il lui parlait fêtes, parades et revues, que sa vive imagination lui prêtait toutes les qualités les plus désirables. Elle l'aimait donc pour ses dehors éblouissants et chevaleresques.

Louise, la seconde, éprouvait un tel besoin de répandre autour d'elle un peu de cette tendresse dont son âme débordait, qu'elle recherchait tous ceux à qui on refuse l'affection pour leur en faire part. A l'inverse de bien des femmes, qui prétendent avoir trop

de cœur pour supporter la vue de la souffrance ; elle se tournait de préférence vers tout ce qui est isolé, vers tout ce qui pleure.

Dans ces dispositions, elle visitait fréquemment une dame paralytique, ancienne amie de la maison, que son irritabilité d'humeur rendait assez solitaire. Il n'y avait guère que Louise dont la vue lui fut toujours agréable. Elle l'appelait son rayon de soleil et lui faisait essuyer moins de boutades qu'à tout autre.

Au bout de plusieurs mois, la jeune fille rencontra souvent au chevet de Mme Gaspard un neveu de celle-ci ; et comment ne pas remarquer les soins bienveillants, les attentions délicates que l'étranger prodiguait à la malade ?

Parfois, on échangeait quelques paroles. Louise apprit ainsi qu'il était orphelin et que rien n'avait pu combler le vide que la mort successive des divers membres de sa famille avait fait dans son cœur. Il avait cherché à suppléer par le travail aux affections manquantes, et il achevait à Paris de sérieuses études médicales. Mais rien n'y faisait, et son attachement pour sa vieille tante accariâtre provenait d'une ressemblance physique qu'il lui trouvait avec sa mère.

Il n'avait ni brillant uniforme, ni position déterminée, et pourtant la jeune fille finit par l'aimer bien autrement que Marie son bel officier. Ce qu'elle aimait en lui, c'étaient ses qualités, l'élevation de son esprit, la droiture de son jugement et jusqu'à la pâleur mate que des veilles studieuses avaient imprimées à son visage.

C'était venu tout naturellement. Aucune explication n'avait eu lieu. Ils s'étaient compris. Pourquoi donc tremblait-il en lui ouvrant la porte, et rougissait-elle de plaisir lorsqu'elle entendait son pas ? Pourquoi son regard étincelait-il lorsqu'elle parlait et trahissait, à son insu, les trésors de candeur, de courage et d'abnégation que renfermait son cœur ; et d'où lui venait, à elle, cette expansion qu'elle trouvait malgré sa réserve timide ?

*A continuer.*

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an .....	\$0.50
Six mois .....	0.25
Un numéro .....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170 $\frac{1}{2}$  rue Sparks, Ottawa